

Vingt-quatre heures de la vie d'un agrégatif

EMMANUEL CARTIER

Professeur à l'Université de Lille II – Droit et Santé

La scène ne se déroule pas dans une pension sur la Riviera française et l'objet de ce billet n'est pas de me livrer à une confession intime devant le lecteur à la différence de l'héroïne de la nouvelle de Stephan Zweig (Mrs C...). Il n'est pas non plus possible de conclure, à la différence de la vieille aristocrate britannique, que ces vingt-quatre heures là changent la vie d'un homme. Elles ont toutefois la vertu (pas celle en cause dans la nouvelle !) de contribuer, lorsqu'elles se traduisent par une réussite au concours, à son passage dans une des hautes sphères de la vie universitaire. Elles participent donc rétrospectivement à faire de l'impétrant un Professeur, selon une voie toute originale qui tient à la fois du rite initiatique et du concours classique où le candidat, seul devant le jury, doit néanmoins faire corps avec une équipe qui, lorsqu'elle fut constituée comme la mienne d'amis et de proches, mise tout particulièrement sur la réussite du candidat qui sera aussi un peu la leur.

Bien entendu les critiques ne manquent pas contre cette épreuve de vingt-quatre heures, jugée tantôt archaïque, tantôt inégalitaire, tantôt tout simplement inutile et impropre à sélectionner les candidats sur leur seul mérite. Elle participe néanmoins de la mystique de ce concours si particulier, pour ne pas dire qu'elle constitue l'un de ses mystères, bien que paradoxalement ce soit la seule à laquelle des non candidats puissent participer. Ici, point de monomanie ou de passion refoulée à la manière du joueur de cette nouvelle de Stephan Zweig, mais un art consommé de l'harmonie des êtres et des pensées dans un jeu tumultueux où la boule de la roulette ne tourne qu'une fois pendant vingt-quatre heures. Plus précisément, elle s'arrête au moment où le sujet est tiré et où le candidat le communique à son équipe, laquelle doit alors déployer toute l'ingénierie et le talent dont elle dispose pour aboutir à une problématique digne de ce nom et à un plan pertinent, dynamique et suffisamment esthétique pour séduire le jury. Or, lorsque ce matin là à 11 heures, j'ai tiré comme sujet de théorie du droit « Le public », j'ai soudain cru que toute l'ingénierie et le talent du monde aurait du mal à dégager quelque chose de cette expression si usitée et tellement large. Quoi qu'il en soit, il fallait en tirer le meilleur et pour cela la

solidité des liens d'amitié qui m'unissait à mon équipe et qui unissait aussi une bonne partie de ses membres allait être décisive, comme allait être décisive la prise en main de la coordination des travaux par mon chef d'équipe. Je savais en effet que nous allions devoir nous battre jusqu'au bout face à un tel sujet pour lequel bien évidemment aucun travail spécifique n'existait. Il suffit d'entrer l'occurrence « public » ou « le public » sur le moteur de recherche de la bibliothèque Cujas pour mesurer le désarroi dans lequel nous nous trouvâmes ! La bataille fut rude et le planning si rigoureusement pensé et organisé à la demi-heure près des semaines à l'avance, fut complètement dépassé, pour ne pas dire anéanti. Nous allions naviguer sans carte ni boussole avec les seules étoiles pour guide et la foi dans l'objectif à atteindre. J'avoue que lorsqu'un plan fut enfin arrêté à 21h00, soit 4 heures après ce qui avait été prévu, je pensais au fond de moi, mais sans en rien dévoiler à personne (on ne sape pas le moral des troupes !), que le temps qui nous restait ne permettrait pas de briller mais tout juste de remplir le contrat minimal.

La magie opéra cependant, car il faut bien parler ici de magie lorsque d'une œuvre à 26 mains on aboutit à une œuvre à 2 mains. Elle opéra concrètement lors de la rédaction, au moment de la confrontation des développements, de la mise en forme des problématiques, lorsque raisonnaient tout à coup sur les lignes que je recopiais tel un clerc, les mots si justes d'Ulpian, de Saint-Thomas ou de Gratien sur le « *jus publicum* » ou le « bien commun ». Le sujet, travaillé, pour ne pas dire ouvragé, par mon équipe, recomposée pour la circonstance en binômes (contrairement aux consignes établies à l'origine), n'allait bientôt plus faire avec moi-même qu'un seul corps, animé par une même dynamique appuyant une démonstration qui ne fit pas toujours l'unanimité au sein de l'équipe. Je dois confesser que la rédaction manuscrite fut à la fois un *pensum* et une manière de m'approprier le sujet, voire de faire corps avec lui en assimilant chacune des contributions pour n'en faire qu'une. Si mystère il y a, sans doute est-il lié à ce moment où le candidat est face à ce travail commun et qu'il doit, de longues heures durant (et Dieu sait comme je suis lent à l'écriture !), se l'approprier et finalement le transfigurer (transcendance exceptée). Telle l'héroïne de Stephan Zweig, il ressort quelque chose de l'ordre du mystère de ce tumulte salvateur, de ce corps à corps à la fois douloureux et fascinant entre les écrits des membres de l'équipe et la plume du candidat, sous le regard bienveillant de ceux qui le suivent jusqu'au bout de la nuit. Ne reste alors plus que le candidat et le sujet qu'il a fait sien, produit de cette étrange parenthèse de vingt-quatre heures où l'essentiel est déjà joué avant que de se présenter face au jury, curieusement plein d'entrain, pressé de convertir ceux qui l'ont fait souffrir à un sujet qu'ils découvrent comme ne leur appartenant plus. La magie s'opère alors complètement lorsque le candidat a réussi à leur faire voir qu'il s'agit désormais de son sujet, à les déposséder de celui-là, à leur faire partager le

mystère de sa re-création. Viennent ensuite le contrecoup de la fatigue et cette étrange impression d'avoir rêvé toutes ces heures et cette énergie commune.

Oui, ces vingt-quatre heures là, toutes proportions gardées, ont finalement beaucoup en commun avec celles de l'héroïne de Stephan Zweig. Elles demeurent comme un passage au sens initiatique du terme, et font prendre conscience au candidat combien le travail en commun peut être enrichissant. Que ceux qui ont contribué à cette belle aventure en soient encore une fois vivement remerciés.